



HAL
open science

**Visions et représentations des espaces périurbains.
Sélinonte entre grecs et indigènes : fonctions et
représentations des espaces périurbains d'une cité
antique**

Sophie Bouffier

► **To cite this version:**

Sophie Bouffier. Visions et représentations des espaces périurbains. Sélinonte entre grecs et indigènes : fonctions et représentations des espaces périurbains d'une cité antique. BOUFFIER Sophie; BRELOT Claude-Isabelle; MENJOT Denis. Aux marges de la ville. Paysages, sociétés, représentations, L'Harmattan, 2015. hal-01472612

HAL Id: hal-01472612

<https://hal.science/hal-01472612>

Submitted on 6 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SÉLINONTE ENTRE GRECS ET INDIGÈNES : FONCTIONS ET REPRÉSENTATIONS DES ESPACES PÉRIURBAINS D'UNE CITÉ ANTIQUE

Sophie Bouffier¹

Si l'on peut donner les grandes lignes de ce qu'était le périurbain dans les grandes capitales du monde antique, Rome ou Athènes, il est difficile de le faire pour la plupart des cités, moins bien documentées. Il faut souvent se contenter d'une vision partielle, voire partielle, qui ne renseigne pas toutes les facettes du périurbain telles que nous les avons dégagées en introduction². Ainsi, dans le cas choisi ici, les sources disponibles sont presque entièrement archéologiques : vestiges architecturaux, sculpture et numismatique, difficiles à interpréter en l'absence de textes.

La cité de Sélinonte, située au sud-ouest de la Sicile, appartient à l'aire de la colonisation grecque, phénomène d'essaimage de la Grèce égéenne qui touche la plus grande partie du monde méditerranéen, et en particulier l'Occident avec l'Italie méridionale et la Sicile à partir du VIII^e siècle av. J.-C. J'ai souligné, dans le chapitre 1 (p. 45), la spécificité territoriale de ces colonies grecques où la prise de possession de l'espace ne s'est pas faite de la même manière qu'en métropole, et où les témoignages archéologiques et textuels attestent, dans certaines cités, l'existence d'une organisation en parcellaires qui prouvent la mise en place d'une politique centralisée de gestion des zones urbaines et territoriales. J'ai esquissé ainsi l'hypothèse que le périurbain soit loti de la même manière que l'espace urbain, même si pour l'instant on n'a pu le mettre en lumière que dans de rares cas, comme dans la nécropole de Locres Epizéphyrii en Italie méridionale³ et aux limites des fortifications marseillaises⁴. Deuxième aspect qui différencie les régions coloniales de la Grèce égéenne et qui va nous intéresser ici : la présence de populations locales qui, bien qu'elles aient été assujetties la plupart du temps, ont joué un rôle de ferment dans l'émergence d'une culture mixte, ni grecque ni indigène, et qui a pu inciter les Grecs nouvellement arrivés à infléchir leurs traditions religieuses et culturelles. C'est le cas de Sélinonte.

Fondée dans la deuxième moitié du VII^e siècle av. J.-C. par des Grecs issus de Mégara Hyblaea, colonie grecque de la côte orientale de la Sicile, et de leur métropole Mégara Nisaia en Grèce balkanique, la cité de Sélinonte joue un rôle particulier dans l'occupation grecque en Sicile car elle est située à la limite des zones grecque et phénico-carthaginoise, comme l'est Himère au nord de l'île

1. Aix Marseille Université, CNRS, Ministère de la Culture et de la Communication, CCJ UMR 7299, 13094, Aix en Provence, France. sophie.bouffier@univ-amu.fr.

2. *supra*, p. 41-50.

3. Elia, 2010.

4. Bouiron & Tréziny, *supra*.



Figure 1. Carte de la Sicile grecque (H.Tréziny, CCJ).

(Fig. 1). Elle connaît au VI^e et V^e siècles une grande prospérité qui la place parmi les plus puissantes cités de Sicile, avant d'être prise et pillée par les Carthaginois en 409 av. J.-C., sac dont elle ne se remet pas malgré les diverses tentatives de réoccupation par les Grecs ou les Carthaginois eux-mêmes. La documentation littéraire et archéologique souligne le rôle d'interface joué par la cité avant sa destruction dans les relations entre Grecs et non Grecs, au point que dans le premier conflit qui opposa la communauté grecque aux Carthaginois en 480 av. J.-C., Sélinonte manifesta une attitude favorable aux Carthaginois au détriment de la coalition grecque, agrigentino-syracusaine.

Le paysage périurbain de Sélinonte

Les contraintes géomorphologiques (Fig. 2)

Enfermée dans des murailles dès le VI^e siècle av. J.-C., la ville fut installée sur un plateau de calcarénite sableuse, perpendiculaire à la mer d'Afrique et s'étendait sur deux plateaux, l'acropole au sud et Manuzza au nord. En contrebas, à l'ouest et à l'est, la formation géologique et pédologique du site est constituée d'alluvions, de dépôts lacustres et de dunes sableuses. Les continuelles variations de cotes entre les couches d'alluvions argileuses et les sables pouvaient provoquer des zones de marécages. Deux cours d'eau, aujourd'hui taris pour l'un d'entre eux, la bordaient : le Modione, antique Sélinous, à l'ouest, et le Cotone à l'est. D'une part, le Sélinous, qui a donné son nom à la cité, selon une tradition que l'on retrouve couramment dans le monde grec, aurait tiré son nom de la plante locale, ache ou persil, dont l'abondance suggérait le caractère extrêmement humide, voire marécageux, de la zone. Il prend sa source à une trentaine de kilomètres au nord de Sélinonte, près du village de Santa Ninfa et suit des vallons fertiles jusqu'à son arrivée dans les dunes sableuses du vallon de Margio entre la Gaggera et la ville antique. Il est aujourd'hui réduit à un mince filet d'eau, du fait notamment des nombreuses prises installées en amont pour l'irrigation. D'autre part, le Cotone, qui a disparu aujourd'hui, n'est jamais cité dans les textes et ne semble avoir joué

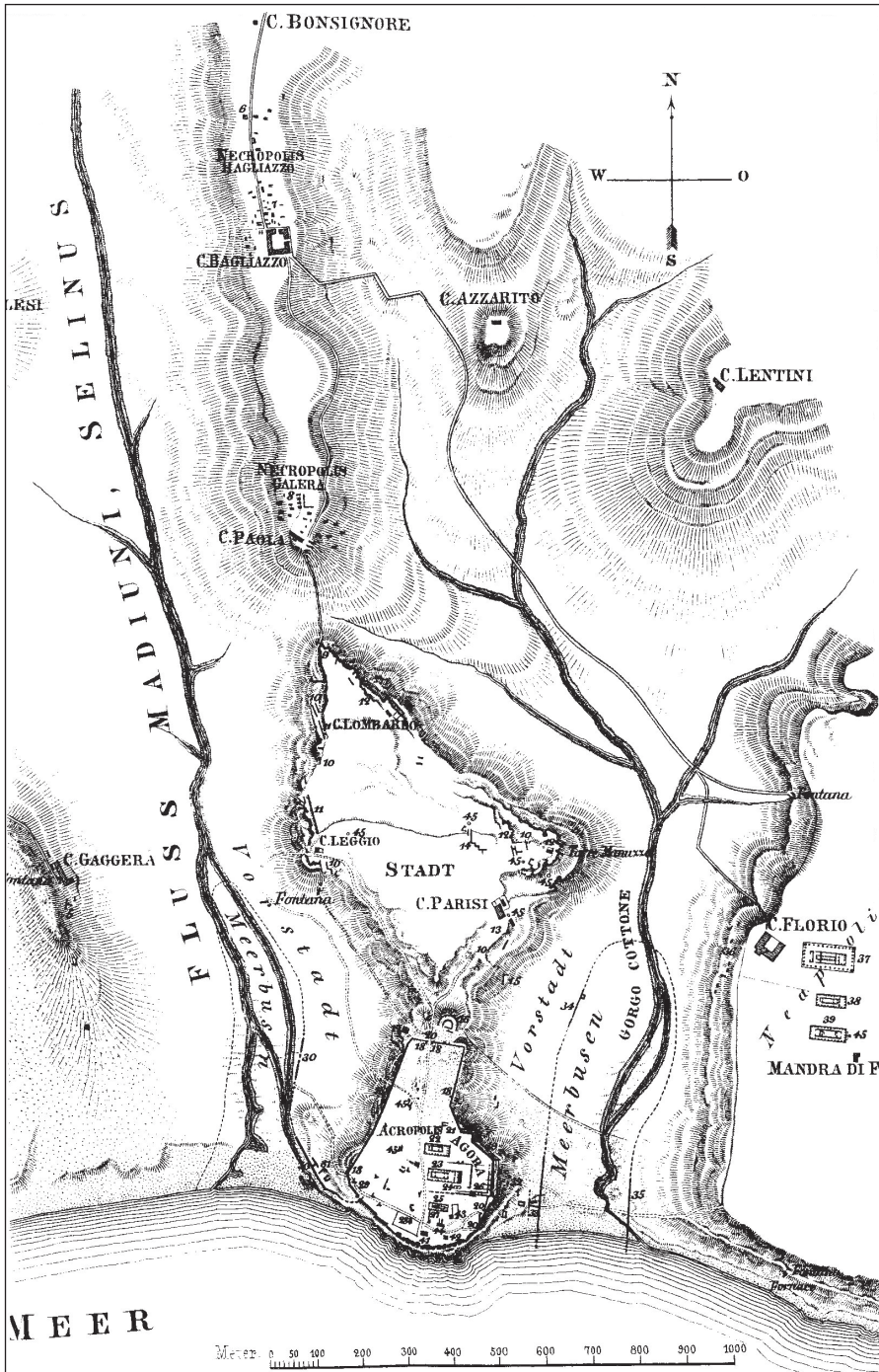


Figure 2. Le site de Sélinonte (J.Schubring, Zeitung, 1872).

aucun rôle dans les représentations des Sélinontins, bien qu'il eût abrité l'un des deux ports de la cité, port canal inséré entre la ville elle-même et l'une des zones religieuses les plus importantes de la cité, située sur la colline de Marinella. Seule son embouchure leur était utile pour le refuge portuaire qu'elle constituait contre les vents et d'éventuels ennemis. Le nom même du fleuve, Cotone, rappelle celui de Cothon, bassin artificiel du port de Carthage, qui a servi de modèle à celui d'une cité phénico-carthaginoise de la Sicile occidentale, Motye, où l'on connaît encore aujourd'hui un bassin qui ouvrait sur la mer par un chenal étroit ménagé dans la côte. Cette similitude pourrait suggérer l'existence d'un aménagement portuaire conçu pendant la période de prospérité de la ville, aux VI^e et V^e siècles av. J.-C.

Les deux cours d'eau dessinaient ainsi deux vallons relativement étroits et à leur embouchure, deux estuaires lagunaires riches d'une biodiversité exploitable par les habitants (ressources de pêche et pâturages pour les troupeaux, plantes lacustres dont l'ache, à usage alimentaire et thérapeutique. Nous ne disposons pas de témoignages textuels directs sur l'exploitation de ces zones lagunaires à Sélinonte, mais on a pu le mettre en évidence dans d'autres régions du monde antique, notamment en Italie méridionale⁵. Ils ont également accueilli deux ports, ensablés à l'heure actuelle, et dont on a suggéré qu'ils aient assumé des fonctions spécifiques : militaire à l'est, commercial à l'ouest.

De part et d'autre de ces deux cours d'eau, le relief est à nouveau collinaire. À l'est, la colline de Marinella ouverte vers la chôra, et point de départ vers l'autre grande cité grecque de cette partie de l'île, Agrigente. À l'ouest, la colline de la Gaggera, de géomorphologie sableuse qui abrite une source particulièrement abondante, dite de la Gaggera.

Une politique de santé publique ?

Il est probable que les faubourgs de Sélinonte aient subi une situation de paludisme endémique bénin, comme l'atteste l'histoire d'autres cités siciliennes, en particulier Syracuse où les armées ennemies qui assiègent la ville à plusieurs reprises, sont décimées par des épidémies⁶. La tradition historiographique ancienne évoque une politique de bonification des espaces périurbains à la suite d'une épidémie, que rapporte Diogène Laërte, dans sa *Vie d'Empédocle* (VIII, 70) : « Une épidémie, dit-il [Diodore d'Ephèse], sévissait sur les Sélinontins, produite par les miasmes du fleuve qui longeait la ville ; elle les faisait périr eux-mêmes et aggravait les couches des femmes. Empédocle s'avisa d'y déverser à ses frais deux des rivières voisines ; par cette effusion, il adoucit les eaux. Ainsi l'épidémie prit fin. Un jour que les Sélinontins se livraient à des réjouissances sur les rives du fleuve, parut Empédocle. Ils se levèrent pour se prosterner et lui adresser des hommages comme s'il était un dieu. » Empédocle, homme politique

5. Traina, 1988.

6. Villard, 1994.



Figure 3.
Monnayages sélinontins.

et physicien-philosophe d'Agrigente, serait ainsi intervenu dans le courant du V^e siècle av. J.-C., à la demande de ses voisins, les Sélinontins. La réalité de cette politique serait attestée par les témoignages monétaires de cette période (**Fig. 3**) : en effet, le fleuve Sélinous est figuré sur les monnaies de la ville à partir du second quart du V^e siècle ainsi qu'un autre fleuve associé à Sélinonte et situé un peu plus à l'est, l'Hypsas. Sur les tétradrachmes, le Sélinous est représenté en jeune homme nu, imberbe et doté de petites cornes, offrant une libation sur un autel. Devant lui, un coq, attribut du dieu de la médecine Asclépios mais aussi des divinités chtoniennes, ce qui localise la scène dans le sanctuaire de la Malophoros, installé à l'ouest du fleuve Sélinous, au-delà de la muraille ; derrière lui, une feuille de sélinon, ache qui l'identifie en tant que Sélinous, tandis qu'un taureau sur la base évoque vraisemblablement l'exploit d'Héraclès face au taureau de Crète : cet exploit a parfois interprété comme une bonification hydraulique, car Héraclès entretient dans la mythologie un lien très fort avec les eaux bénéfiques ou maléfiques et le taureau est la personnification du fleuve depuis l'épopée homérique. Au droit de la monnaie, debout sur leur quadriges, les deux enfants de Léda, Apollon et Artémis, dieux purificateurs, décochent leurs flèches vengeresses qui déclenchent les épidémies. Le fleuve, qui tient à la main un rameau de laurier, plante symbolique du frère et de la sœur, se pose ainsi comme intercesseur entre la cité et ses dieux et complète la purification rituelle par ce geste de dédicace. Sur les didrachmes contemporains, un autre fleuve, l'Hypsas, apparaît dans la même attitude, entouré du serpent d'Asclépios, d'un échassier prenant son envol ou tournant le dos à la scène, comme s'il désertait le marécage désormais hostile après le drainage. Au revers, Héraclès combat le taureau sauvage, rappelant ainsi l'émission monétaire que j'ai évoquée précédemment.

Si aucune investigation géomorphologique n'a été menée sur le terrain pour l'instant, les archéologues ont observé néanmoins que le drainage, comme dans de nombreuses cités grecques, semble bien avoir été l'un des enjeux majeurs de la mise en valeur de l'espace, que ce soit dans l'espace urbain, sur les versants des plateaux, ou dans la périphérie : on l'a noté pour le sanctuaire de Zeus Meilichios, à l'ouest du Sélinous, où à la fin du VI^e siècle, les constructeurs étendent une couche de remblai sur l'ensemble de l'espace sacré, et où l'on recule le temple plus à l'ouest pour l'éloigner des terrains inondables. L'éventuelle intervention

d'Empédocle, si elle est réfutée par les numismates, doit néanmoins être gardée en mémoire. Sélinonte, comme nombre de cités coloniales de Sicile et de Grande Grèce, est installée à proximité de zones marécageuses qui pouvaient être aussi bien propices (par la prospérité agricole qu'elles amenaient) que néfastes (comme l'indique le paludisme bénin qui caractérisait l'état sanitaire endémique des populations siciliennes dans l'Antiquité⁷). Il serait utile de procéder aujourd'hui à des études géomorphologiques et géophysiques pour connaître cet espace périurbain si stratégique et éclairer la politique de la cité en matière de gestion hydraulique.

Les faubourgs muets : la fonction funéraire du périurbain

Comme dans toute ville grecque, on observe la présence à Sélinonte, de sanctuaires et de nécropoles. Les nécropoles couronnent en quelque sorte la ville, disposées au nord-ouest, au nord et au nord-est⁸. On a pu estimer le nombre de tombes connues, bien que majoritairement pillées, à environ 100 000. (Fig. 4)

Il semble que les premiers Sélinontins aient enterré leurs morts immédiatement au nord de l'acropole, dans la petite nécropole à incinération de la Manuzza⁹, sur les pentes du plateau qui fut ensuite occupé par l'habitat du VI^e siècle av. J.-C. et enserré dans la fortification. Avec l'extension de la ville, et de manière traditionnelle dans le monde grec, cette nécropole est fermée ou au moins limitée à certains, qu'elle soit réservée au quartier qui l'utilisait déjà¹⁰, ou aux familles qui détenaient des concessions dans ce cimetière et qui auraient obtenu le droit de continuer à y ensevelir leurs défunts. Le quartier nord de Manuzza enterre ses morts dans la nécropole de Galera Bagliazzo proche de leur habitat. Les Sélinontins ouvrent également dès les premières décennies de la colonie la nécropole de Buffa, située au nord-est de la cité, sur la colline de Manuzza, au-delà du Cottone, qui perdure pendant toute la durée d'existence de la cité grecque, du dernier quart du VII^e siècle à la fin du V^e siècle av. J.-C. Ils rejettent ainsi les morts à l'extérieur de l'espace urbain et de la fortification. La densité de tombes y est très importante et présente même des cas fréquents de superpositions. À la limite méridionale de la nécropole, on a mis au jour un dépôt votif qui contenait de nombreuses terres cuites féminines de qualité médiocre, reconnues de fabrication locale du VI^e et début V^e siècles av. J.-C. : il semble avoir accompagné l'élargissement de la nécropole au VI^e siècle av. J.-C. et non pas avoir consacré la nécropole à ses débuts. Dans le cimetière de Buffa, le rite prédominant est l'inhumation quelle que soit la période (59,5 % des 1268 tombes mises au jour¹¹). Dans les tombes

7. Collin Bouffier, 1994.

8. Isler, 1994.

9. Rallo, 1982.

10. Di Vita, 1988.

11. Meola, 1996.

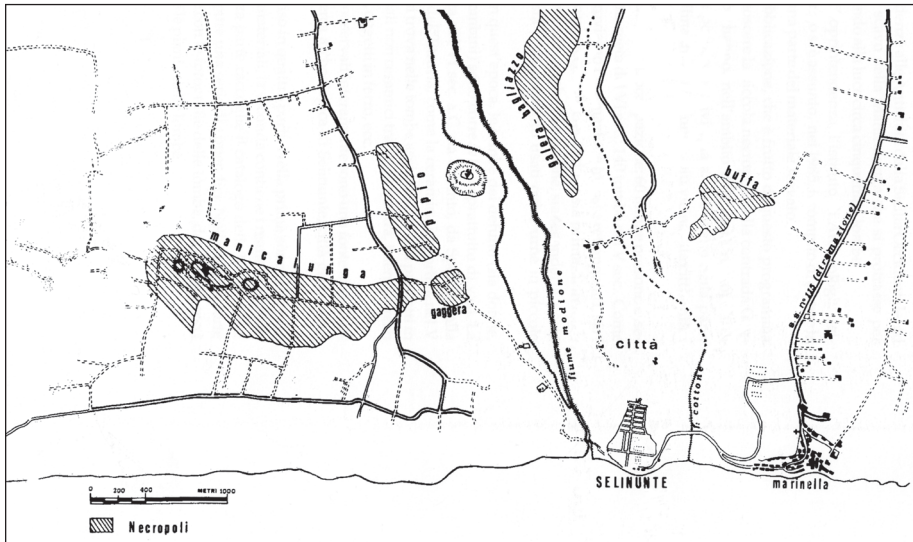


Figure 4. Les nécropoles de Sélinonte (da Odeon, 1971, pianta 17).

à incinération, rite plus coûteux que l'inhumation, près de 60 % des sépultures contenaient du mobilier funéraire ; plus de 77 % des inhumations contenaient elles aussi du mobilier. Les tombes à incinération étaient constituées de d'amphores réutilisées comme contenant funéraire et déposées dans une cavité *ad hoc*.

À l'ouest du fleuve Sélinous, est installée la nécropole de Manicalunga¹², qui se développe sur la colline homonyme, et est limitée par les sanctuaires de la Gaggera. Elle commence à une distance d'environ 500 m de l'enceinte urbaine et s'étend sur environ dix hectares pour une durée de vie qui comprend les VI^e et V^e siècles av. J.-C. 5 000 sépultures ont pu être fouillées. C'est la nécropole la mieux connue car elle a fait l'objet de plusieurs publications. On y a identifié plusieurs secteurs, appelés Gaggera, Pippio et Timpone Nero d'après leur localisation. Ces secteurs semblent correspondre à des groupes sociaux différents. La Gaggera, qui est la nécropole la plus proche de la cité porte le nom de l'important complexe religieux situé à proximité. Elle devait abriter les sépultures de la bonne société sélinontine : on a souligné en effet que les 221 tombes de la nécropole étaient relativement éloignées les unes des autres, suggérant ainsi des concessions funéraires plus vastes ; elles contenaient également un mobilier majoritairement importé de Grèce et donc plus coûteux que les vases fabriqués localement (la qualité de la pâte et du vernis de ces productions locales était moins fine et durable). Enfin le rite de l'incinération, plus coûteux, constituait 40 % du rite adopté au V^e siècle av. J.-C. ; or ce mode de sépulture a un coût plus élevé

12. Kustermann Graf, 2002 ; Leibundgut Wieland, 1995.

du fait qu'on y utilisait du bois, matériau cher dans le monde grec. À l'opposé, la nécropole de Timpone Nero paraît accueillir des individus d'origine plus modeste. Elle est située plus loin de l'enceinte urbaine, à trois kilomètres. Cette nécropole de 750 tombes est localisée au centre de l'ensemble funéraire de Manicalunga et est subdivisée en secteurs séparés par des zones dépourvues de tombes qui pourraient correspondre à des allées funéraires, plus difficiles à distinguer au moment de la fouille ou à des limites de secteurs matérialisées par des palissades ? Dans cette nécropole de Timpone Nero, les tombes sont beaucoup plus denses et se chevauchent d'un siècle à l'autre, les sépultures plus récentes détruisant les plus anciennes : il ne semble pas y avoir ici de politique de conservation des caveaux, comme on l'observe dans la nécropole de la Gaggera, ce qui suggérerait peut-être une moindre cohésion sociale, voire familiale dans le deuxième groupe, à moins qu'il ne faille lire, dans cette remise en jeu des concessions funéraires, la position socioéconomique des défunts. Ici la crémation constitue moins de 10 % du rite funéraire adopté, et dans les quelques tombes à incinération répertoriées, le mobilier est aussi plus abondant (près de quatre objets par tombe contre deux objets pour les autres) et plus coûteux que dans les tombes à inhumation. Si l'on refuse aujourd'hui d'associer systématiquement l'abondance des offrandes au statut social des défunts, la mise en relation des différentes nécropoles d'une même ville permet de dégager quelques hypothèses sur les pratiques des différentes catégories sociales. Ainsi à Sélinonte, les nécropoles n'offrent pas toutes le même faciès.

Les sanctuaires périurbains, outils de propagande de la cité

L'historiographie a insisté sur le rôle politique et religieux des sanctuaires de périphérie : ils assurent une sorte de protection symbolique de l'espace civique comme l'attestent les nombreux dépôts votifs et petits sanctuaires disséminés aux limites d'un certain nombre de villes, comme Syracuse, Géla, pour la Sicile ou Locres Epizéphyrii pour l'Italie méridionale. Ainsi pour la métropole sicilienne de Sélinonte, Mégara Hyblaea, François de Polignac avait bien montré comment, dès la fondation de la cité, les Mégariens se préoccupent de baliser l'espace urbain en y installant des sanctuaires qui sont ensuite doublés par une protection plus sûre et monumentale, les murailles¹³. Sélinonte présente ici une situation particulière. (Fig. 5)

À destination des Grecs de Sicile

À l'est de la cité, les Sélinontins ont édifié à partir du milieu du VI^e siècle av. J.-C. une fastueuse parure, constituée de trois sanctuaires principaux renfermant au

13. Polignac, 1999.

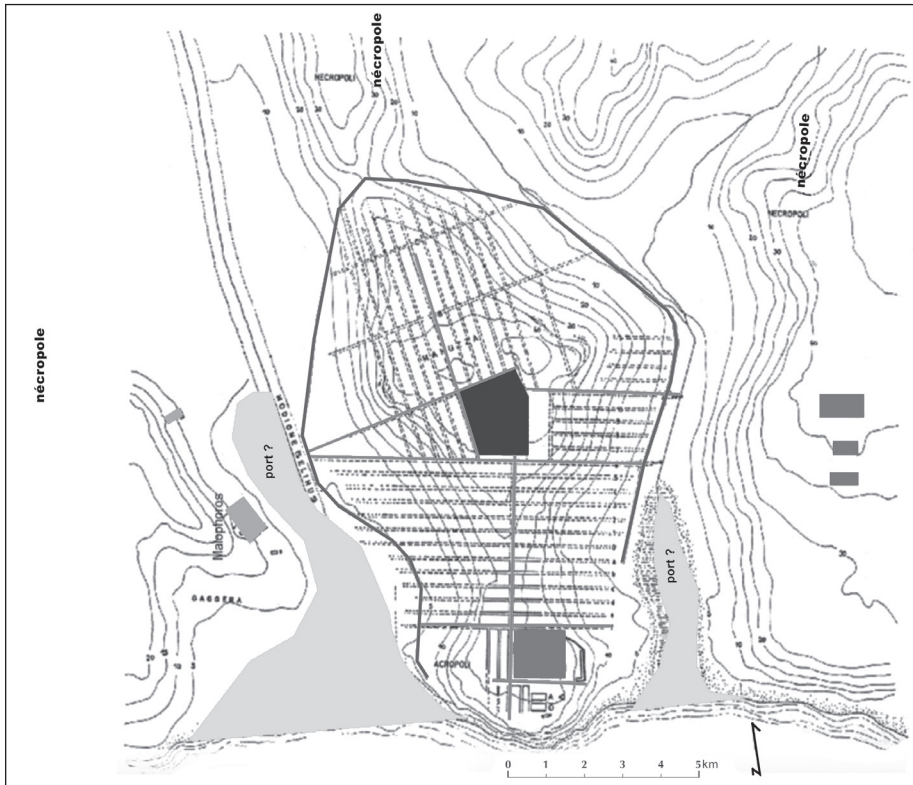


Figure 5. La ville de Sélinonte et ses sanctuaires périurbains (Dieter Mertens, DAI ; Henri Tréziny, CCJ).

moins trois temples. La vocation religieuse de ce quartier périurbain a été décidée, semble-t-il, dès les origines de leur cité, lorsqu'a été installé un premier édifice, E1, qui brûle à la fin du VI^e siècle av. J.-C., et sur lequel vont se succéder deux édifices, E2, en calcaire jaune local, doté d'un autel et d'un propylée d'accès, puis E3 vers 470/450. Ce dernier édifice qui possède un espace sacré et un propylée spécifiques est un temple dorique périptère de 6 x 15 colonnes (67,80 x 25,30 m) au vestibule décoré de métopes en calcaire sculptées et peintes, et rehaussées de parties rajoutées en marbre de Paros ; les quelques scènes conservées correspondent à un répertoire iconographique bien connu : l'exécution d'Actéon par ses chiens sur l'ordre de la déesse Artémis ; le rapt de Daphné par Apollon, la soumission de la reine des Amazones par Héraclès ; le mariage sacré de Zeus et d'Héra.

Un deuxième temple, F, a été élevé vers 530 av. J.-C. : son plan répond exactement à l'édifice principal de l'acropole de Sélinonte, le temple C, dont il réplique également les proportions architecturales. La seule différence est le choix d'un péristyle de 10 x 14 colonnes alors que le temple principal présentait 6 x 17 colonnes. Cette analogie typologique montre bien le lien que les Grecs

tissent entre le centre et la périphérie, entre le sanctuaire poliade et les sanctuaires périurbains. Le seul témoignage de sculpture connu est une métope d'Athéna domptant le géant Encelade qui se rapporte clairement à une Gigantomachie, thème iconographique bien connu des décors architecturaux et qui symbolise les combats victorieux des Grecs contre les barbares, en Grèce orientale comme en Grèce occidentale¹⁴.

Mais l'ouvrage monumental de cette parure ornementale est le temple G, de dimensions colossales (50 x 110 m), commencé vers 530 av. J.-C. et demeuré inachevé lors de la prise de la ville par les Carthaginois en 409 av. J.-C. Il adopte l'ordre dorique comme tous les temples sélinontins, en référence aux origines péloponnésiennes des colons mais le rapprochement que l'on peut dresser avec les temples gigantesques connus dans les cités grecques d'Ionie suggère aussi que les Sélinontins ont pu s'inspirer des traditions mégalomaniaques de certains régimes ou tyrans orientaux d'Asie mineure. Son plan a évolué pendant sa durée de construction pour offrir une sorte de petite chapelle centrale, peu répandue dans les temples grecs canoniques et destinées à abriter la statue de culte. On a pu suggérer qu'il avait imité le modèle du temple d'Apollon à Didymes, près de Milet, centre de la confédération des cités grecques d'Ionie. Sa monumentalisation se traduit dans l'ampleur de son péristyle, dans son vaste vestibule d'accès, ouvert en façade par six colonnes doriques, par sa *cella* à trois nefs dont les deux colonnades dessinent une sorte d'allée triomphale vers la statue du dieu. Il semble avoir servi de dépôt d'archives à la cité de Sélinonte. On y a découvert une longue inscription, texte officiel de remerciements aux dieux de la cité pour une victoire militaire. Aussi a-t-on suggéré qu'il fût consacré à Zeus dont les fonctions de garant des archives publiques sont connues dans d'autres cités grecques d'Occident, Syracuse en Sicile¹⁵ ou Locres Epizéphyrii en Grande Grèce¹⁶.

Si les dieux destinataires de ces édifices ne sont pas connus, Zeus-Héra-Athéna selon les uns, Zeus-Dionysos-Aphrodite selon les autres, en référence à la situation métropolitaine de Mégara Nisaia, il apparaît toutefois que les sanctuaires de cette colline orientale, tournés vers la partie grecque de la Sicile, sont conçus comme des vitrines de l'opulence et de la puissance de la cité face à l'autre puissante voisine qu'est Agrigente, qui est aussi la grande rivale de Sélinonte sur la mer d'Afrique et sur la côte. Les deux cités se disputent l'embouchure du fleuve Halykos, voie de pénétration vers l'arrière-pays sicane, fertile, et vers la mer Tyrrhénienne. Les conflits pour la domination sur la cité d'Héraclées, installée précisément au débouché du fleuve montre l'importance de cette région. En outre, les sanctuaires de la colline de Marinella sont tellement « grecs » dans leur architecture et dans leur programme iconographique que dès la conquête carthaginoise, ils sont désacralisés et réoccupés par un habitat punique.

14. Marconi, 2007.

15. Guzzardi, *supra*.

16. Costabile, 1992.

À destination des populations élymes et phénico-puniques

À l'ouest, au contraire, les Sélinontins érigent des sanctuaires beaucoup plus modestes et discrets, même si certains d'entre eux ont une longévité plus grande que ceux de la colline de Marinella. Placée en bordure du Sélinous, la zone sacrée comporte plusieurs complexes religieux qui ne semblent pas reliés les uns aux autres et qui ne présentent aucune analogie. En revanche, ceux-ci ont tiré profit de la présence d'une source, la Gaggera, qui jaillit encore aujourd'hui dans le versant de la colline et qui semble avoir été canalisée vers les différents sanctuaires de la zone. Les Sélinontins ont reconnu le caractère sacré de la source, en enfermant celle-ci dans un espace sacré et en installant dans cet enclos, un autel analogue à ceux des sanctuaires voisins. (Fig. 6)

L'un d'entre eux, le sanctuaire de la Malophoros, exploite la source par une canalisation tirée jusqu'au sanctuaire. Consacré à Déméter Malophoros, la divinité « porteuse de fruits », qui était déjà révérée dans la métropole égéenne de Sélinonte, Mégara Nisaia, le sanctuaire est créé dès la fin du VII^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire à la même époque que le premier édifice de Marinella : on y érige d'abord de simples autels de pierre, puis dans le premier quart du VI^e siècle av. J.-C., un premier temple rectangulaire à large ouverture en façade et vestibule désaxé ; trois nouveaux autels remplacent les premiers ; enfin, au milieu du VI^e siècle av. J.-C., un nouveau temple remplace l'édifice antérieur ; il présente une architecture originale qui devait répondre aux nécessités cultuelles. Il est fermé par une porte étroite qui donne accès à un vestibule ouvrant sur une grande cella et une pièce en retrait, qualifiée d'*adyton* par les archéologues, c'est-à-dire inaccessible au public. Le temple est alors doté d'un autel monumental en façade et enfermé dans un mur de péribole. L'autel est installé sur l'emplacement de la plupart des foyers sacrificiels antérieurs et est constitué d'un caisson, dans lequel on avait scellé un dépôt votif important (pratique rare dans les sanctuaires grecs) : de très nombreux vases plastiques le constituaient (figurines féminines debout ou assises sur un trône cubique, sirènes, colombes, tête de guerrier casqué, Héraclès à la peau de lion, Achéloos, ou petits animaux, comme une protomé de cheval). Les lampes et pesons du métier à tisser sont rares, contrairement au reste du sanctuaire. Ce dépôt atteste l'existence d'un rite d'inauguration de l'autel avant son utilisation.

Ce qui frappe surtout dans le culte de la Malophoros, c'est l'abondance des dépôts votifs (plus de 200). Toute l'aire du sanctuaire en est remplie. Il était, semble-t-il, permis d'enfouir en n'importe quel endroit les offrandes qu'on faisait à la divinité. Ces dépôts étaient constitués de vases, de lampes (environ 5 000), de pesons de métier à tisser, de statuettes (près de 6 000 pièces découvertes dont certaines étaient des brûle-parfums), de protomés¹⁷ (3 à 4 000 exemplaires) mais

17. Wiederkehr Schuler, 1994.

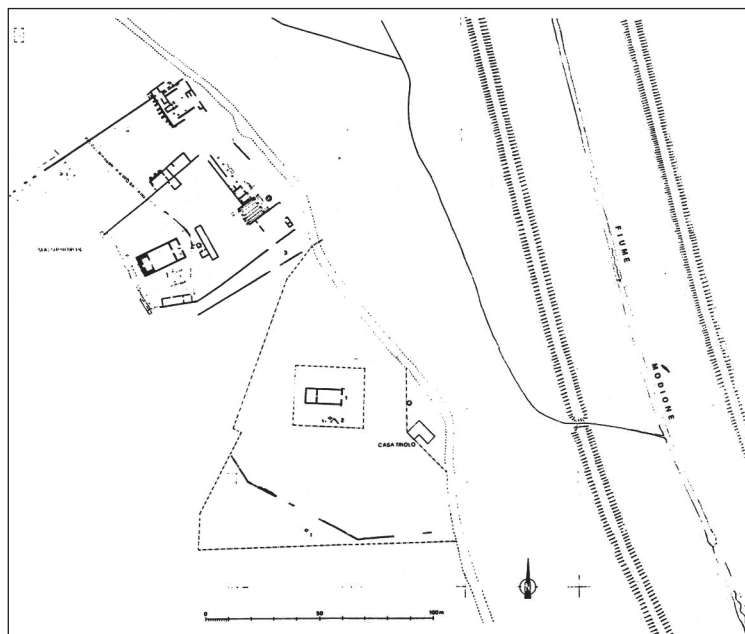


Figure 6. Les sanctuaires périurbains occidentaux.
Plan général des sanctuaires de la Malophoros et d'Héra.

certaines catégories de matériel apparaissent comme localisées en des endroits précis : ainsi les lampes ont surtout été retrouvées à l'entrée du propylée, ou de part et d'autre de la canalisation. Au sud du temple, on a ramassé surtout des pesons de métiers et une grande quantité d'osselets. Au nord du temple, on trouve surtout des protomés et statuette féminines. La typologie particulière du mobilier suggère la tenue de cérémonies nocturnes (les lampes) ainsi que la forte participation des femmes (les pesons de métier à tisser). Les lampes sont de fabrication locale, contrairement à ce que l'on observe souvent dans les sanctuaires grecs où les fidèles préfèrent consacrer des objets de valeur marchande supérieure, comme les produits importés de Grèce. Étant donné que les textes antiques et l'archéologie mettent en exergue la richesse des Sélinontins, il faut supposer que cette dédicace de productions locales est volontaire et non le reflet d'une éventuelle pauvreté des fidèles. Il faut probablement voir dans cette pratique la présence prédominante de femmes non-grecques, venues révéler une déesse qui correspondait à leurs attentes.

Le culte que les Sélinontins ont installé dans leur faubourg occidental provenait de leur métropole originaire, Mégara Nisaia, où la Malophoros était révéler sur la route du port, ce qui en fait, outre ses fonctions de puissance de la fertilité, une divinité protectrice des activités maritimes et portuaires, comme le souligne la dédicace faite par un marin : Theullos, fils de Pyrrhias qui prononça son vœu

en pleine mer¹⁸. Les dépôts du sanctuaire ont révélé un grand nombre d'hameçons de pêche et de galets blancs percés qui devaient servir à lester les filets, soulignant ainsi le lien de Déméter avec la mer et la navigation. À cette fonction de Malophoros, il faut probablement associer celle de Thesmophoros, protectrice des lois et de la vie civique, comme le suggère la situation topographique du sanctuaire. Installée dans le faubourg de la ville, Déméter l'est aussi à Géla, autre cité sicilienne, où, à l'embouchure du port-canal, dans le faubourg, un sanctuaire qui n'accueille pas non plus de structures monumentales a livré de très nombreux dépôts votifs et des restes de repas collectifs¹⁹. Comme le souligne Diodore de Sicile, les fêtes des Thesmophories, qui réunissaient les femmes de citoyens, duraient en Sicile plus longtemps qu'en Grèce, en particulier à Athènes où elles sont bien connues²⁰.

Attenant à l'entrée du sanctuaire de Déméter Malophoros, un enclos est consacré à Hécate, protectrice des portes, divinité infernale et lunaire. Vers le milieu du VI^e siècle av. J.-C., on l'équipe d'un petit temple au sud-ouest et d'un autel au sud-est. L'association des deux déesses renvoie au culte pratiqué dans le sanctuaire attique d'Éleusis. En effet, la porteuse de torche est liée au mythe de la disparition de Coré-Perséphone, enlevée par Hadès dans un pré de Sicile, sans que personne ne sache ni par qui ni où la jeune fille avait été emmenée. Hécate aurait alors accompagné la mère éplorée dans sa quête effrénée. On accède à l'édifice uniquement depuis l'intérieur du sanctuaire de Déméter. Ce n'est qu'à partir des années 450 v. J.-C. que l'on monumentalise l'accès à la zone sacrée par la construction d'un propylée. Devant cette entrée monumentale à deux colonnes, un puits rappelle le fameux puits Callichoros du sanctuaire athénien, où Déméter se serait reposée et abreuvée lors de sa recherche.

Le culte de Déméter que les Sélinontins ont instauré aux portes de leur ville est donc extrêmement riche de significations : culte métropolitain du port et des activités maritimes, culte de la fécondité des femmes de citoyens et de la fertilité de la terre, culte chtonien lié à la nuit de l'au-delà par l'analogie avec Éleusis.

À la même époque que le sanctuaire de Déméter Malophoros, à la fin du VII^e siècle av. J.-C., on installe, au nord de celui-ci, une zone religieuse plus restreinte, en l'honneur de Zeus Meilichios, « doux comme le miel », et Soter, « sauveur », qui est connu également dans la métropole de Mégara Nisaia et à Athènes, où est attestée une fête en son honneur, les Diasia, célébrée à l'extérieur de la ville, et pendant laquelle les sacrifices étaient offerts par les chefs de famille en faveur de leur ascendants. Parmi les objets qui lui sont consacrés, on trouve des outils agricoles, qui donnent une orientation culturelle particulière. Que ce soit à la Malophoros ou ici, la fécondité de la terre et des femmes est l'une des constantes des demandes faites à la divinité périurbaine. Zeus est associé à une

18. Dubois, 1989, n°54 ; Pausanias, *Périègèse*, 1. 44.

19. Verger, 2011.

20. Aristophane, *Femmes aux Thesmophories*.

autre divinité féminine Perséphone Pasikrateia, « toute puissante » et renvoie par là au registre des divinités chtoniennes, protectrices de l'au-delà. À l'intérieur, sont dressées des stèles décorées souvent d'une, voire deux ou même quatre têtes masculines et féminines, de petits autels sans grand soin architectural ; on y pratique des sacrifices dont on a retrouvé les traces. Au début du V^e siècle av. J.-C., on monumentalise le sanctuaire en construisant un petit temple, des portiques et un autel tout en continuant à déposer des offrandes et des stèles grossières un peu partout, pierres dressées qui, pour certaines, semblent être des ancrs de bateau ; ici comme à la Malophoros, on devait demander au dieu de protéger la navigation. On a également découvert sur le sol les restes de centaines de foyers, os d'animaux et fragments de céramique calcinée ainsi qu'une série de tablettes de malédiction. On demandait à Zeus Meilichios d'attirer la malédiction sur ses ennemis et leur famille, comme le montrent ces textes gravés sur des lamelles de plomb roulées qui étaient enterrées dans le sol du sanctuaire. Après la prise de la ville par les Carthaginois, les offrandes changent d'iconographie ; au lieu de dresser des stèles avec dédicaces incisées à Zeus Meilichios, les fidèles érigent des stèles aniconiques et anthropomorphiques, mais le culte perdure, sans abandon ni destruction du sanctuaire.

Ce complexe religieux présente donc une forme atypique dans la morphologie rituelle des temples grecs canoniques : contrairement aux temples de l'acropole et de la colline orientale, il n'offre aucun temple périptère à péristyle, aucun plan traditionnel en trois pièces bien identifiées (à pronaos, cella et opisthodomos ou adyton). Les seules colonnes connues sont celles du propylon d'accès, donc extérieures à un édifice de culte. Ce manque de caractéristiques grecques peut procéder de deux démarches : l'une pourrait s'expliquer par le fait qu'il ne s'agissait pas d'un sanctuaire grec, mais indigène ; mais cette lecture ne peut être acceptée, d'abord parce que le sanctuaire est trop proche de la ville grecque, ensuite parce que les offrandes accumulées dans les dépôts sont majoritairement de facture grecque (même si l'on pourrait rétorquer que les indigènes considéraient les produits grecs comme des produits de luxe et pouvaient de ce fait les consacrer aux dieux). L'autre lecture consiste à voir dans ce sanctuaire une zone religieuse destinée à assurer le lien avec les indigènes. Déméter, déesse de la fécondité des femmes et de la fertilité des terres, est la divinité la plus susceptible de favoriser les contacts. Elle est d'ailleurs la protectrice de la Sicile et reçoit un culte dans la plupart des faubourgs des cités grecques de l'île (Agrigente, Géla, Syracuse, Héloros ou Kamarina). Associée à sa fille, déesse des Enfers, comme on l'observe par le décor architectural, associée également à Zeus Meilichios et à Hécate, elle assure aussi le lien avec le monde de l'au-delà. Or dès les contreforts de la colline de la Gaggera, s'ouvre la plus importante nécropole de la cité grecque. Le lien que ce sanctuaire établit avec les populations non grecques du territoire est souligné par le fait qu'il perdure même après la prise de la ville par les Carthaginois en 409 av. J.-C. Le culte de Zeus Meilichios est alors complété, voire remplacé par celui de Baal-Hammon, qui est associé à Tanit, toutes deux divinités phénico-puniques,

assimilées à Zeus et Déméter. Un petit temple miniature (3 m x 5,20 m) est alors construit, doté de deux colonnes doriques et d'un entablement ionique à son entrée, tandis qu'un autel de type punique à bétyle punicise le sanctuaire²¹.

De part et d'autre du complexe de la Malophoros, les Sélinontins ont construit deux autres temples dont l'architecture est, là aussi, loin des canons de l'architecture religieuse grecque. Au nord, l'édifice M est tellement atypique (mais également très mal conservé) que certains ont refusé de l'interpréter comme un bâtiment religieux. Construit vers le milieu du VI^e siècle av. J.-C., il était d'ordre dorique, sans périptère, mais avec des colonnes en façade. Il ouvrait sur une vaste esplanade accueillant un autel à quatre degrés. On a découvert sur l'esplanade un fragment de plaque décorative illustré d'une scène d'Amazonomachie en relief. D'après deux graffiti céramiques, le temple serait peut-être consacré à Héraclès.

Au sud, après avoir révééré la déesse Héra à travers des dépôts d'offrandes dès la fin du VII^e siècle av. J.-C., les Sélinontins ont construit, dans le premier quart du VI^e siècle av. J.-C., un petit édifice à pièce unique, type mégaron du sanctuaire de la Malophoros, ouvert à l'est vers l'autel de la divinité. À l'intérieur, un banc adossé au mur sud et à la cloison d'accès à la cella permet de suivre les sacrifices qui se tenaient dans un autel creusé dans le sol, que l'on a retrouvé pleine de traces de combustion. Il n'est monumentalisé qu'à l'époque carthaginoise lorsque lui est ajouté un portique en façade, de facture punico-orientale. Outre un graffiti qui a permis l'identification du culte, on a mis au jour des statuettes de divinité nourricière, dite *courotrophos*, et protectrice des petits enfants, dite *courophoros*, de femmes au peplos, de dédicante à la torche et au porcelet, ainsi que deux figurines acéphales de bébés dans les langes. Les Sélinontins affirment ici le lien d'Héra avec les marges de l'espace urbain, ainsi qu'avec le mariage et la maternité, comme c'est le cas dans d'autres cités grecques, particulièrement en Grande Grèce ou en Grèce péloponnésienne²².

En revanche, dans ce quartier périurbain, presque aucun décor architectural, à l'exception du fragment d'Amazonomachie et du relief avec le rapt de Coré-Perséphone n'a été retrouvé. Des somptueuses métopes qui habillaient les façades des temples de l'acropole et de la colline de Marinella, aucune trace à l'ouest du fleuve Sélinous. Alors que les thèmes choisis dans les grands temples révèlent un programme iconographique déterminé par une politique de propagande idéologique, ces sanctuaires jouent la transparence sans imposer de message religieux ou culturel. Ni Apollon, ni Athéna, divinités associés à la fondation coloniale, à la loi et à la rationalité de la cité grecque ne sont apparus pour l'instant dans les sanctuaires du faubourg occidental. Le culte pratiqué semble donc assez différent de celui que l'on pratique sur l'autre colline périurbaine, où l'architecture canonique des temples affirmait le caractère hellénique de la pratique religieuse qui y était dispensée.

21. Di Vita, 1961-1964.

22. Polignac, 1995, p. 60-62.

La cité grecque de Sélinonte présentait donc des faubourgs analogues à ceux des autres cités grecques de Sicile ou de Grèce égéenne, mais du point de vue religieux, elle offrait un visage bipolaire, original par rapport à celui des autres cités grecques, en particulier en métropole où ne se pose pas le problème du rapport à des populations locales préexistantes. Dans le sanctuaire de la Malophoros, la surabondance des dépôts votifs et leur spécificité soulignent la suprématie de ce sanctuaire sur toutes les autres zones sacrées de la cité. Même les sanctuaires urbains n'ont pas révélé de dépôts votifs aussi abondants. Les sanctuaires de la Gaggera, tournés vers l'aire étrangère et non grecque de la Sicile, sont le reflet d'une mixité ethnique que l'on a pu observer à travers d'autres témoignages, en particulier épigraphiques : ainsi l'onomastique de la cité a révélé l'existence de familles gréco-étrangères qui devaient appartenir au public de fidèles de la Gaggera, pratiquant des cultes où chaque communauté était susceptible de se reconnaître et où s'affichait une identité propre aux Grecs de Sicile²³. Il faut d'ailleurs probablement voir l'expression de cette identité spécifique dans la stupéfaction qui frappe le peuple sélinontin lorsque l'armée carthaginoise dresse le siège de la ville en 409 av. J.-C. Les relations privilégiées, voire les liens de parenté tissés entre les deux communautés, ne les préparaient pas à l'agression qui allait coûter la prospérité et l'indépendance de la cité.

BIBLIOGRAPHIE

- COLLIN BOUFFIER Sophie (1994), « Marais et paludisme en Occident grec », dans René Ginouvès & alli (eds), *L'eau, la santé et la maladie dans le monde grec*, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, suppl. 28, p. 321-336.
- COLLIN BOUFFIER Sophie (2010), « Parentés et spécificités culturelles en Sicile grecque à travers les tablettes de malédiction », dans Daniela Bonanno, Corinne Bonnet, Nicola Cusumano & Sandra Péré-Noguès (eds), *Alleanze e Parentele. Le affinità elettive nella storiografia sulla Sicilia greca*, Palerme, colloque international 14-15 avril 2010, Caltanissetta-Rome, Salvatore Sciascia Ed., 2010, p. 89-112.
- COSTABILE Felice (dir.) (1992), *Polis ed Olympeion a Locri Epizefiri : costituzione economia e finanze di una città della Magna Grecia, editio altera e traduzione delle tabelle locresi*. -Soveria Mannelli, Rubbettino, Antiqua et Nova. Sezione Archeologia.
- DEWAILLY Martine (1992), *Les statuettes aux parures du sanctuaire de la Malophoros à Sélinonte : contexte, typologie et interprétation d'une catégorie d'offrandes*, Naples, Centre Jean Bérard.
- DI VITA Antonino (1961-1964), « Le stele puniche dal recinto di Zeus Meilichios », *Annuario dell'Accademia etrusca di Cortona*, 12, 1961-1964, p.
- DUBOIS Laurent (1989), *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, Rome, École française de Rome, Collection de l'École française de Rome 119.
- ELIA Diego (2010), *Locri Epizefiri VI. Nelle case di Ade. La necropoli in contrada Lucifero. Nuovi documenti*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, tav. II et III.
- GABRICI Ettore (1927), « Il Santuario della Malophoros », dans *Monumenti Antichi dell'Accademia dei Lincei*, 32, 1927.

23. Collin Bouffier, 2010.

- ISLER Hans Peter (1994), « Les nécropoles de Sélinonte », dans La Genière, Juliette de (éd.) *Nécropoles et sociétés antiques (Grèce, Italie, Languedoc)*, Naples, Centre Jean Bérard, p. 165-168.
- KUSTERMANN GRAF Anne (2002), *Selinunte. Necropoli di Manicalunga. Le tombe della Contrada Gaggera*, Soveria Mannelli, Rubbettino.
- LEIBUNDGUT WIELAND Danielle (1995), « Necropoli di Manicalunga. Tombe della contrada Timpone Nero (Selinunte) », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, classe di lettere e filosofia*, s. 3, 25, 1-2, p. 189-218.
- MEOLA Emma (1996), *Necropoli di Selinunte, I : Buffa 1-3*, Palerme, Accademia nazionale di scienze lettere e arti.
- MARCONI Clemente (2007), *Temple decoration and cultural identity in the archaic Greek world: the metopes of Selinus*, Cambridge, Cambridge University Press.
- POLIGNAC François de (1999), « L'installation des dieux et la genèse des cités en Grèce d'Occident, une question résolue ? : Retour à Mégara Hyblaea. », *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale : actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet* organisée par le Centre Jean-Bérard, l'École française de Rome, l'Istituto Universitario Orientale et l'Università degli Studi di Napoli « Federico II » : (Rome-Naples, 15-18 novembre 1995), Paris, de Boccard, p. 209-229.
- RALLO Antonia (1982), « Selinonte. Le ceramiche del VII sec.a.C della necropoli meridionale di Manuzza dopo gli scavi 1978 », *Annuario della Scuola Archeologica di Atene*, 44, p. 203-218.
- TRAINA Giusto (1988), *Paludi e bonifiche del mondo antico*, Rome, "L'Erma" di Bretschneider.
- TUSA Sebastiano *et alii* (1986), « Selinunte-Malophoros. Rapporto preliminare sulla II campagna di scavi », *Sicilia archeologica*, 60-61, p.
- VERGER Stéphane (2011), « Dévotions féminines et bronzes de l'extrême nord dans le thesmophorion de Géla », dans Quantin, François (éd.), *Archéologie des religions antiques. Contribution à l'étude des sanctuaires et de la piété en Méditerranée (Grèce, Italie, Sicile, Espagne)* Archaia 1, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, p. 15-76.
- VILLARD François (1994), « Les sièges de Syracuse et leurs pestilences », dans René Ginouvès *et alii* (eds), *L'eau, la santé et la maladie dans le monde grec* », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, suppl. 28, p. 337-344.
- WIEDERKEHR SCHULER Elisabeth (1994), *Les protomés féminines du sanctuaire de la Malophoros à Sélinonte*, Centre Jean Bérard- De Boccard, Naples-Paris.